

Chénier, mon ancêtre

André Major

Volume 7, numéro 1-2 (37-38), janvier–avril 1965

1837-1838

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30024ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, A. (1965). Chénier, mon ancêtre. *Liberté*, 7(1-2), 94–95.

Chénier, mon ancêtre

J'avais douze ans, si ma mémoire est bonne — et elle l'est — quand mon père me prêta un gros livre noir, protégé par un linge blanc qui le recouvrait tout entier ; ce livre, lourd et gras, secret comme un monument, c'était l'histoire de ma famille paternelle, une généalogie grâce à laquelle je m'enfonçai, ébahi et fiévreux, dans le passé, ce mystère que je brûlais de dévoiler.

Ce qu'il me révéla d'abord, c'est que nous étions, tous tant que nous sommes, des humiliés et des vaincus. Les Anglais nous avaient eus, et Chénier, mon ancêtre, était mort pour nous venger. Sautant d'une fenêtre de l'église de St-Eustache où les rebelles s'étaient réfugiés, il avait été tué en fuyant vers le cimetière. Cette image de notre défaite me hanta comme la honte d'avoir un oeil au beurre noir rongé un écolier.

Tout le jour, et même le soir, durant mon adolescence, je rêvais d'un 1837 qui fût une victoire ; j'imaginai une rébellion romantique comme moi. Il y avait dans ce rêve, des soirs d'avril, du vent de mars, du froid de février, la fièvre des jours de congé, et, surtout, une colère impuissante. Mes frères et moi, avec deux autres "rebelles", avions organisé un mouvement de libération. Au lieu d'étudier, mon devoir d'état, je tramais avec mes comparses, de vagues complots contre la Couronne britannique. Nous étions, je l'ai dit, très jeunes et un peu illuminés, assez en tout cas pour croire que par nos raids futurs nous allions désorganiser l'Armée, la Marine et l'Aviation.

Nous rêvions, bien sûr, car le monde qui nous entourait n'était pas fait à la mesure de notre ambition ; et notre mouvement s'éteignait, comme tout ce qui n'est point taillé dans le bois de la réalité brute. Mais Chénier et 1837, cela s'était gravé en moi pour longtemps — pour toujours ? Jamais je ne pourrai

accepter notre réalité, jamais je ne me résignerai à notre quotidienne défaite. Qu'il m'arrive n'importe quoi, qu'on m'oppose les plus habiles arguments, je n'en démordrai pas : il nous faut reprendre le temps perdu, le pays perdu. Une nécessité biologique, voilà tout.

Si notre peuple disparaît, ce me sera chose acceptable, peut-être, mais après cette tentative de possession à laquelle je rêve depuis l'âge de douze ans. Je me répète : essayons la liberté, et puis, si ça échoue, tant pis, vivent les Etats-Unis d'Amérique ! Mais, au train où vont les choses, je pense que l'élan ne peut choir dans l'abîme, que notre vérité nous attend de l'autre côté de la honte — celle-là même qui aujourd'hui nous durcit les tripes et nous ravage l'âme.

André MAJOR